

sans honte et sans remords. A peine y eut-il, pendant ces discussions, un seul Espagnol, au Pérou, qui n'abandonnât le parti qu'il avait embrassé d'abord, et les associés avec lesquels il avait été uni, et qui ne violât tous ses engagements. Le vice-roi Nugnez Véla fut perdu par la trahison de Cépéda et des autres juges de l'audience royale, bien qu'ils fussent obligés, par le devoir de leur place, de soutenir son autorité. Les instigateurs et les complices de la révolte de Gonzale Pizarre furent les premiers à l'abandonner et à se soumettre à ses ennemis. Sa flotte fut livrée à Gasca par l'homme qu'il avait choisi entre tous ses officiers pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de son sort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jetèrent leurs armes sans combattre, et abandonnèrent un chef qui les avait si souvent conduits à la victoire. L'histoire présente rarement des exemples d'un mépris si général et si peu dissimulé des principes de la morale et des obligations qui lient l'homme à l'homme, et qui constituent l'union sociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays très-éloignés du centre de l'autorité, où l'espoir du gain n'a point de bornes, où des richesses immenses peuvent faire oublier les crimes par lesquels on les a acquises; ce n'est que dans des circonstances semblables qu'il est possible de trouver autant d'avidité, de perfidie et de corruption qu'on en remarque dans les conquérants du Pérou.»

Pizarre n'existant plus, les partis, privés de leur chef le plus puissant, désarmèrent pour un moment; ils attendaient le président aux premiers actes de son pouvoir, désormais sans contrôle comme sans obstacle. Gasca comprit la nécessité de donner un aliment à l'effervescence des esprits, tout en la détournant des intérêts politiques du moment. Il y parvint en ranimant le goût des découvertes lointaines parmi les aventuriers les plus entreprenants. Il envoya Valdivia au

Chili pour continuer la conquête de cette vaste contrée; il chargea Diégo Centeno d'aller reconnaître les régions qu'arrosent la rivière de la Plata et ses affluents. En choisissant pour ces expéditions des chefs renommés et connus pour leur courage à toute épreuve, il était bien certain d'entraîner sous leurs drapeaux la foule des soldats que séduisaient la perspective d'une fortune rapidement acquise et les incidents d'un voyage dans des pays inconnus. En effet, tous ceux qui avaient encore quelque chose à désirer et que tourmentait la passion des aventures, s'empressèrent de s'enrôler dans les troupes expéditionnaires. Le Pérou se trouva ainsi momentanément débarrassé de la soldatesque la plus fouguese et la plus difficile à contenir.

D'autres soins, encore plus importants, préoccupaient Gasca. Il fallait récompenser, suivant l'usage et les précédents établis, cette multitude d'officiers et de fonctionnaires qui avaient servi la cause royale et favorisé, soit en payant de leur personne, soit en trahissant Pizarre, le succès des entreprises du président. Il fallait partager les terres des vaincus entre tous ces hommes avides, contenter toutes les exigences qui se pressaient autour du butin; et ce n'était pas chose facile. Les demandes et les sollicitations furent innombrables. Gasca feignit, par politique, d'écouter les réclamations de chacun, bien décidé à ne faire que ce qui lui paraissait juste et convenable. Il se retira, avec l'archevêque de Lima et un secrétaire, dans un village à douze lieues de Cuzco; là il s'occupa sans relâche de la répartition des biens, et quand le travail fut terminé, il partit pour Lima, en ordonnant aux autorités de Cuzco de n'ouvrir et de ne publier le décret de partage que plusieurs jours après son départ. Il avait prévu les colères et les réclamations qu'allait exciter ce décret; et il aimait mieux ne pas être présent à l'explosion de cet orage multiple et formidable.

La lecture de l'ordonnance de répartition produisit en effet une ru-

meur menaçante. Chacun, estimant ses services au delà de leur valeur, cria à l'injustice et fit entendre d'amères récriminations. Ceux qui avaient reçu peu, parce qu'ils ne méritaient pas davantage, s'indignèrent en voyant quelques-uns de leurs compagnons plus richement récompensés. On murmura surtout de voir Hinojosa gratifié de tous les Indiens que possédait Gonzale Pizarre dans la province des Charcas, et, en outre, d'une mine d'argent dont il pouvait tirer des sommes incalculables. D'autres capitaines également bien partagés furent en butte aux observations malveillantes et aux ressentiments de leurs camarades. Toutes les mauvaises passions qui étaient restées un moment assoupies, se réveillèrent furieuses; on chargea le président de malédictions; on l'accusa d'ingratitude, d'injustice, de criminelle partialité. Une nouvelle insurrection aurait infailliblement éclaté si les mécontents avaient trouvé un drapeau quelconque auquel ils pussent se rallier; mais il leur manquait un chef, et ne sachant à qui obéir, déconcertés d'ailleurs par la fermeté du président, ils finirent par renoncer à leurs projets de révolte. Ils continuèrent cependant à réclamer; mais Gasca, que ses habitudes d'inquisiteur avaient façonné à la dissimulation, les berça des plus séduisantes promesses, et parvint, par d'habiles cajoleries, à leur faire prendre patience; en même temps il travaillait à raffermir l'autorité ébranlée dans tout l'empire du Pérou. Il régularisa et simplifia la perception des revenus publics; il décréta des réglemens sur le traitement des Indiens, afin de les soustraire à la tyrannie de leurs maîtres et de les instruire dans la religion chrétienne. En un mot, il rétablit l'ordre, apprit à faire respecter le pouvoir et facilita ainsi les voies du gouvernement à ses successeurs.

Cependant on apprit que le nouveau partage des terres et des Indiens donnait lieu à des conflits déplorables entre les chefs jaloux les uns des autres. Le président avait réservé toutes ses

faveurs, ou du moins ses dons les plus précieux, pour ceux qui avaient contribué à lui livrer la flotte de Pizarre; c'est ainsi que Hinojosa, chef de cette escadre, avait été si magnifiquement récompensé, tandis que d'autres, qui avaient rendu des services non moins réels à la cause impériale, avaient été oubliés ou dédaignés. Diégo Centeno, par exemple, malgré l'empressement avec lequel il avait mis son influence et sa petite armée à la disposition de Gasca, s'était vu complètement éliminé de la liste des copartageants, et se retrouvait après la guerre dans le même état de fortune qu'auparavant. Il résolut de se rendre en Espagne, pour porter ses plaintes au pied du trône et demander réparation de cette criante injustice. La nouvelle de ce projet s'étant répandue dans le pays, quelques officiers, qui avaient eu une grosse part du butin, craignant que Centeno ne cherchât à leur nuire dans l'esprit de l'empereur ou des ministres, ourdirent un complot infâme contre leur ancien camarade: ils l'attirèrent à un banquet solennel, et l'empoisonnèrent. Ce fait seul peut donner une idée de l'exaspération des esprits et du déchaînement de passions qu'avaient provoqué les irrégularités du partage des biens.

Il y avait dix-sept mois que le président était à Lima, et il songeait à retourner en Espagne pour se reposer de ses fatigues. Mais la mort de Centeno, de Gabriel de Royas, du licencié Carvajal, et de quelques autres personnages aussi riches qu'influents, ayant rendu vacants des biens considérables, force fut à Gasca de procéder à une nouvelle répartition. Malheureusement il avait promis beaucoup plus qu'il ne pouvait donner; il prévint donc un nouvel orage semblable à celui qu'il avait déjà conjuré; mais il résolut de s'y soustraire par la fuite. Tout étant prêt pour son départ, il s'embarqua, après avoir enjoint aux membres de l'audience de Lima de n'ouvrir le décret que huit jours après que le vaisseau aurait levé l'ancre. Il avait tellement peur de la colère des

mécontents, que, pour arriver plus vite à Panama, il ne voulut relâcher dans aucun port de la côte pour y prendre des provisions fraîches.

Il faut convenir que ce départ ressemblait à une fuite, et nous ne saurions nous associer aux historiens qui font de Gasca un panégyrique sans réserve (*). En abandonnant furtivement le Pérou dans un moment aussi critique, il exposait ce pays à un bouleversement nouveau résultant du choc de tant de passions excitées par des injustices plus ou moins réelles; il laissait la colonie en proie à une agitation qui pouvait lui devenir funeste; il la livrait à des dangers formidables et s'y soustrayait prudemment. Une pareille conduite peut être conforme à la politique insidieuse qu'on apprenait dans les officines de l'inquisition, mais certes, elle n'est ni loyale, ni courageuse. Gasca devait rester à son poste, comme un capitaine qui ne se repose que quand tout péril a disparu. Il répondait à Charles-Quint de la tranquillité et du salut de son nouvel empire américain, et il était de son devoir de ne quitter le pays qu'après sa complète pacification. Qu'aurait-il répondu à l'empereur si, après son départ, une nouvelle insurrection eût éclaté au Pérou? On ne comprend pas que la peur de quelques criaileries ait pu le décider à affronter une telle responsabilité.

Le président fuyait un danger; un autre plus grave l'attendait à Panama. Pendant qu'il était en mer, Pedro et Fernand de Contreras, fils du gouverneur de Panama, s'étaient insurgés contre l'autorité royale et s'étaient embarqués sur les vaisseaux qu'ils trouvèrent dans le port de la capitale, afin de barrer le passage à Gasca et de le faire prisonnier. Cette révolte était d'autant plus redoutable, que les frères Contreras avaient réuni sous leurs drapeaux une foule de soldats et quelques officiers arrivant du Pérou et qui avaient conservé une rancune implacable contre le président. Mais la

(*) Robertson est de ce nombre.

bonne étoile de Gasca le protégea dans cette circonstance comme en tant d'autres. Il échappa aux poursuites des rebelles, et avant qu'ils débarquassent à Panama, il avait quitté cette ville avec toute sa suite pour se rendre à Nombre-de-Dios. Il avait emporté du Pérou un trésor que les historiens évaluent à un million et demi de pesos, et qu'il destinait à l'empereur. Plusieurs particuliers très-riches, qui avaient pris passage sur le même bâtiment que lui, avaient réuni leurs richesses aux siennes. La quantité d'or et d'argent était telle que, ne pouvant l'emporter toute à la fois à Nombre-de-Dios, on en avait laissé la plus grande partie à Panama, pour la faire transporter en plusieurs voyages. Les insurgés enlevèrent ce qui restait du trésor et mirent la ville au pillage. Mais assaillis à l'improviste par les habitants, ils furent écrasés et la plupart passés par les armes. Gasca revint en toute hâte à Panama et recouvra son trésor. Mais, avec une mauvaise foi toute jésuitique, il déclara aux passagers dont les richesses avaient aussi été pillées et retrouvées, que tout l'or et l'argent qui leur auraient appartenu, mais dont ils ne pourraient prouver qu'ils fussent les légitimes propriétaires, resteraient dans le trésor royal. Comme ses compagnons de voyage n'avaient pas pensé à marquer leurs lingots de signes particuliers, ils durent se résigner à les perdre. Nous avons cité ce fait pour prouver que le caractère de cet homme dont tous les historiens, y compris Roberston, ont fait un éloge pompeux et sans restriction, avait un côté fort peu estimable. Cette indigne supercherie, à l'aide de laquelle il grossissait la part du roi, pour se faire mieux venir auprès de lui, est la preuve manifeste que cette âme d'inquisiteur n'était pas exempte de mauvais instincts.

Gasca fut reçu dans sa patrie avec des transports d'admiration et d'enthousiasme. Il avait eu du bonheur, on attribua tout ce qu'il avait fait à son habileté et à son génie; la trahison lui avait livré la flotte des insurgés,

l'armée ennemie, et jusqu'à la personne de Pizarre; tout cela fut mis sur le compte de ses talents; la fortune l'avait suivi et favorisé dans toutes ses entreprises, et on applaudit aux résultats de sa mission sans faire la part de la Providence. Pour être juste, il faut reconnaître qu'il avait mérité sans réserve ces témoignages d'estime par quelques qualités honorables, telles que le désintéressement. Il paraît que cet homme, qui avait mané tant de trésors, et qui avait eu de si énormes masses d'or à sa disposition, revint en Espagne aussi pauvre qu'il l'était avant son voyage; on dit même que l'empereur fut obligé de lui payer quelques dettes contractées pendant son expédition. Si ces assertions sont exactes, une pareille vertu, au milieu de tant d'hommes cupides et corrompus, méritait, en effet, l'admiration des contemporains et la consécration de l'histoire.

Nommé évêque de Palencia en récompense de ses services, l'ex-président du Pérou passa le reste de ses jours dans la retraite et dans l'obscurité. Son retour en Espagne avait eu lieu en juillet 1550; il mourut en 1567 (*).

Après le départ de Gasca, le Pérou fut agité par des troubles qui firent craindre, un instant, le retour des scènes sanglantes dont ce pays avait été déjà le théâtre. Nous nous dispenserons d'en faire le récit, les événements auxquels ils donnèrent naissance n'offrant rien de bien intéressant.

Ce fut au milieu de ces mouvements séditieux que don Antonio de Mendoza, membre de la famille de Mendecar et comte de Tandilla, fut envoyé au Pérou en qualité de vice-roi, de gouverneur et de capitaine général. Ce personnage, qui ne vécut pas longtemps, paraît avoir été doué d'heureuses qualités. Il publia une ordonnance qui exemptait désormais les Indiens de tout service personnel obligé, et qui n'était en quelque sorte que la

(*) Garcilasso de la Véga, *Histoire des guerres civiles des Espagnols dans les Indes*.

copie du décret royal dont l'exécution avait été jugée impossible par Gasca. Cette ordonnance, qui apportait un grand soulagement à la situation des indigènes, mais qui causait un notable préjudice aux colons, occasionna une sédition assez inquiétante. Un gentilhomme nommé Louis de Vargas, qui s'était fait le chef des mécontents, fut arrêté et eut la tête tranchée. L'ordre ne tarda pas à être rétabli, mais pour être bientôt troublé de nouveau, car l'état des choses au Pérou était tel que la tranquillité ne pouvait être que passagère.

A quelque temps de là, Pedro de Hinojosa, qui avait joué un rôle important dans toutes les guerres civiles de ce pays, fut assassiné par ses soldats pour les avoir tyrannisés et n'avoir pas voulu se faire le chef d'une insurrection qu'ils avaient projetée.

Hernandez Giron, autre officier des plus distingués, fut moins scrupuleux. Après une émeute, à la suite de laquelle il avait renversé les autorités de Cuzco, il se fit nommer procureur général et chef de toutes les forces militaires du Pérou. Cette insurrection inquiéta pendant treize mois consécutifs l'audience de Lima, dépositaire par intérim du pouvoir légal. Mais enfin, le chef des rebelles fut fait prisonnier et exécuté.

Charles-Quint était en Allemagne lorsqu'il apprit la mort du vice-roi. Il désigna pour remplir la place vacante, don Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete. Nous passerons sous silence, faute d'espace, les premiers actes de ce gouverneur général. Nous arrivons sans transition à l'événement le plus marquant de son administration.

Le lecteur se rappelle sans doute ce prince péruvien qui, sous le nom de Manco Inca, occupa un moment l'attention des Espagnols après la mort d'Atahualpa. Manco fut tué par ordre des conquérants, après les avoir défaits de leurs ennemis. Son fils, Saïri Tupac, se retira dans les montagnes de Villa-Pampa, où il vécut plusieurs années, entouré de quelques serviteurs fidèles. Le marquis de Cañete, pen-

sant qu'il était d'une bonne politique de se concilier l'affection et le dévouement des Indiens, et que le plus sûr moyen d'y parvenir c'était d'attirer dans la capitale l'héritier légitime des Incas, fit faire des propositions dans ce sens à Saïri Tupac. Il lui promit sécurité complète pour lui et les siens, une pension qui lui permettrait de vivre convenablement, et l'appui du gouvernement de Lima auprès du roi d'Espagne. Le prince hésita longtemps, se méfiant des intrigues du vice-roi. Mais enfin, cédant aux sollicitations de quelques-uns de ses parents qui étaient restés au milieu des Espagnols, il accepta les offres du marquis. Il se rendit à Lima, puis à Cuzco, où il fut accueilli avec des transports de joie par toute la population indigène. Quelque temps après, influencé par les exhortations des prêtres, qui l'engageaient à se convertir, il demanda à recevoir le baptême. Il fut, en effet, admis dans le giron de l'Église catholique, et reçut le nom espagnol de Diego.

Depuis l'expédition d'Orellana sur l'Amazone, personne n'avait tenté d'explorer les immenses régions que parcourt cette grande artère de l'Amérique méridionale. Orellana avait obtenu de l'empereur la concession des pays qu'il parviendrait à conquérir dans cette zone; mais il n'avait jamais pu retrouver l'embouchure du fleuve et était mort pendant le voyage. Cependant on n'avait cessé de parler de l'*el-Dorado* et du royaume des Amazones. Les rêves dont cette terre promise était l'objet s'étaient propagés par toute l'Europe, et sans les guerres qui désolaient le Pérou, il n'est pas douteux qu'une foule d'aventuriers, habitants de ce pays, ne se fussent risqués, sur la foi de leurs visions dorées, dans ces contrées si dangereuses à parcourir.

Le vice-roi Hurtado de Mendoza voyant la tranquillité à peu près rétablie au Pérou, du moins pour quelque temps, reprit le projet avorté, et chargea Pedro de Ursoa (1560), gentilhomme d'un mérite reconnu, de re-

nouveler la tentative d'Orellana. Ursoa partit à la tête de 500 hommes. Le but principal de sa mission était de chercher le fameux lac d'Or de Parime et la ville d'*el-Dorado*, qu'on croyait voisins de l'Amazone. L'expédition s'embarqua sur le Guallaga et descendit dans le Maragnon. Au milieu du voyage, Ursoa fut assassiné par quelques-uns de ses compagnons, jaloux de son autorité. Fernand de Guzman, l'un de ses meurtriers, se fit proclamer chef de l'expédition et roi du pays fantastique qu'ils cherchaient. Bientôt lui-même tomba sous le poignard de Lope d'Aguiro, qui se livra à des actes inouïs de brigandage et de cruauté. Ce misérable, après avoir fait périr plus de 200 hommes de sa troupe, finit par trouver la punition de ses forfaits : il fut écartelé dans l'île de la Trinité.

Nous ne rappellerons que pour mémoire l'administration des vice-rois Diego de Cuniga, Cante de Nieva, et Garcia de Castro; mais nous nous arrêterons quelques instants sur le gouvernement de François de Tolède, parce qu'il fut marqué par un événement bien tristement célèbre dans les fastes du Pérou.

Saïri Tupac, surnommé Diego, était mort. Son frère, Tupac Amaru, vivait toujours au milieu des montagnes. Le nouveau vice-roi l'engagea à venir habiter Cuzco, lui promettant tous les avantages et tous les privilèges dont son frère avait joui pendant sa vie. Mais le prince, se rappelant que Saïri n'avait pas vécu longtemps au milieu des Espagnols, et supposant au vice-roi quelque arrière-pensée machiavélique, refusa formellement de quitter sa retraite. Irrité de cette résistance et résolu à obtenir à tout prix la réalisation de ses odieux projets, François de Tolède déclara la guerre à Tupac Amaru. Les prétextes ne manquèrent pas pour donner une apparence de justice à ces persécutions. On prétendit que les Indiens, vassaux ou serviteurs du prince, pillaient les marchands espagnols qui passaient par le district où ils s'étaient établis; on parla de complots secrètement tramés par les indigènes pour

replacer la famille des Incas sur le trône. Dans tout cela, il n'y avait pas un mot de vrai. Les Indiens étaient partout fort paisibles et subissaient le joug sans murmurer. Quelques marchands avaient bien été volés dans les montagnes qu'habitait l'Inca; mais d'abord les victimes de ces larcins étaient des Indiens marchands de bestiaux et non des Espagnols; en second lieu, le délit remontait à plusieurs années avant la mort de Manco Inca, père de Tupac Amaru. Enfin, suivant Garcilasso de la Véga, le vol n'avait été commis que pour procurer quelques vivres à l'Inca, qui, réduit à la plus affreuse misère, mourait de faim dans sa retraite. Il paraît d'ailleurs que ce fut Manco lui-même qui autorisa l'enlèvement des bestiaux, disant « que tout cet empire et toutes les choses qu'il produisait lui appartenaient de droit, et que, de quelque façon que ce fût, il voulait chercher les moyens de vivre et ne pas se voir réduit à mourir faute d'aliments (*). » Depuis la mort de Manco, on n'avait plus entendu parler de semblables délits, et la conduite des Indiens était irréprochable. Les motifs mis en avant par le vice-roi et ses courtisans n'avaient donc rien de sérieux; ils déguisaient mal les intentions et les mobiles véritables du gouvernement péruvien. Les Indiens eux-mêmes ne pouvaient pas prendre le change sur les vues secrètes de leurs oppresseurs; ils savaient que les Espagnols soupçonnaient d'immenses trésors entre les mains de Tupac Amaru; ils n'ignoraient pas qu'on le supposait possesseur de cette fameuse chaîne d'or qui depuis longtemps excitait si vivement la convoitise des Espagnols; enfin, ils ne pouvaient douter du désir que nourrissaient depuis longtemps les conquérants de leur pays, d'anéantir la race de leurs souverains légitimes.

Ce fut don Garcia Loyola, officier entreprenant et dévoué, qui fut chargé de marcher contre Tupac Amaru, à la

(*) Garcilasso, *Histoire des guerres civiles des Espagnols dans les Indes*.

tête de deux cent cinquante hommes levés en toute hâte. La petite armée se dirigea immédiatement vers le district de Villa-Pampa, où se trouvait le prince indigène.

Tupac Amaru, à l'approche de la troupe ennemie, quitta la forteresse où il s'était réfugié, et se retira sur les bords d'une rivière qui coulait à vingt lieues de là. Poursuivi par les Espagnols, et désespérant de pouvoir soutenir la lutte, le prince mit bas les armes, et se rendit à Garcia Loyola. Fort de son innocence, il pensait que sa soumission volontaire déciderait les Espagnols à le traiter avec les mêmes égards que son frère Saïri Tupac. Avec lui furent arrêtés sa femme, une de ses filles, ses deux fils, et tous les Indiens qui l'avaient accompagné dans sa retraite. Tous furent conduits à Cuzco, où se trouvait le vice-roi.

On commença immédiatement un procès criminel contre l'Inca. On l'accusa de conspiration, de projets d'assassinats, enfin de tout ce qui pouvait le rendre odieux et coupable aux yeux des Espagnols. Ce qu'il y eut d'étrange dans cette affaire, c'est qu'on impliqua dans le procès tous les métis, fils d'Espagnols et d'Indiennes. Tous les hommes de sang mélangé, et en état de porter les armes, furent mis en accusation. On leur imputait une criminelle connivence avec le prince, et des desseins homicides contre les maîtres du pays. Le but du vice-roi en ceci, était évidemment de se débarrasser de gens qui pouvaient réclamer les biens de leurs pères, et apporter ainsi de grandes richesses dans des familles indiennes; on craignait aussi que ces hommes, unis par des liens communs aux conquérants et aux vaincus, ne devinssent dangereux aux premiers, à cause du contact permanent qu'ils avaient avec eux. La torture, infligée à quelques-uns de ces malheureux, n'amena, comme on s'y attendait bien, aucune révélation. Les accusés, dont le courage était soutenu par leurs mères, ne laissèrent même pas échapper ces aveux mensongers que la douleur arrache aux innocents. Une In-

dienne, entre autres, étant parvenue à pénétrer dans la prison où son fils était détenu, proféra des discours si menaçants, et exalta tellement la population indigène de Cuzco, que le vice-roi fut effrayé de l'agitation causée par cet incident. N'osant pas les faire périr, François de Tolède fit bannir les méfaits, les uns au Chili, d'autres dans l'Amérique centrale, quelques-uns en Espagne. Pas un ne revint d'exil; tous succombèrent à la nostalgie, à la misère et au désespoir. Quant au prince, il fut condamné à avoir la tête tranchée; et les Indiens de sang royal furent, au nombre de trente-six, déportés à Lima, où le brusque changement de climat, joint au chagrin d'avoir quitté leurs familles et leur ville natale, les mena promptement au tombeau.

Malgré les observations pleines de raison que Tupac Amaru adressa au vice-roi, malgré le désir qu'il exprima d'être envoyé en Espagne pour se justifier auprès du roi, ce descendant des souverains du Pérou dut se préparer à mourir de la mort des criminels. François de Tolède, craignant une émeute populaire, ordonna que la sentence fût exécutée sans délai. Ici, nous laisserons parler Garcilasso de la Véga, qui, quoique encore bien jeune, fut témoin de toutes les circonstances de cet événement. Nous conservons le style du traducteur dans toute sa naïveté: « Le prince, dit l'historien, parut un peu après en public, sur une chétive mule, ayant le cou et les mains liés. Un crieur marchait devant lui, pour publier l'arrêt et le sujet de sa mort, qu'il disait être « pour avoir été tyran et traître au roi catholique. » Le prince, qui n'entendait pas bien la langue espagnole, eut la curiosité de savoir ce que voulait dire cet homme; de sorte que, l'ayant demandé aux religieux qui l'accompagnaient, ils lui dirent qu'on le faisait mourir pour les trahisons par lui commises contre le roi son seigneur. Ces paroles le touchèrent extrêmement; et, à l'instant même, il demanda qu'on lui fit venir le crieur, auquel il tint ce discours: « Tu as grand tort de publier une chose

que tu sais bien être fautive, puisque personne n'ignore que je n'ai jamais fait ni même pensé à faire aucune trahison. Que ne dis-tu donc plutôt qu'on va m'immoler parce que le vice-roi le veut ainsi, et non pas pour aucun crime que j'aie commis ni contre lui, ni contre le roi de Castille? j'en prends à témoin le Pachacamac. » Après qu'il eut proféré ces paroles, les officiers de la justice furent tout étonnés de voir entrer dans la place une grande troupe de femmes de tous âges, les unes du sang royal, et les autres filles des caciques de cette frontière-là, qui, toutes désolées et répandant des larmes en abondance, s'adressèrent au prince, et lui dirent: « Inca, pourquoi te veut-on trancher la tête? Quel mal as-tu fait pour mériter la mort? Avertis celui qui te la donne qu'il en fasse autant de nous, qui avons l'honneur de t'appartenir par notre naissance, et qui serons beaucoup plus contentes de mourir avec toi, que de vivre ici sujettes et esclaves de ceux qui ont conspiré contre ta vie. » Après ces paroles, elles renouvelèrent leurs gémissements et leurs cris d'une façon si étrange, que les assistants appréhenderent qu'il ne s'ensuivît quelque révolte de l'exécution d'une sentence si peu attendue et qu'on n'eût jamais imaginée. La foule était si grande, que, tant à la place qu'aux fenêtres et aux toits des maisons, il y avait plus de trois cent mille personnes. Les officiers de justice s'approchèrent de l'échafaud avec les religieux qui accompagnaient le prince, et le bourreau après eux, avec le coutelas à la main. Les Indiens, voyant leur Inca si proche de la mort, en furent si affligés, que, poussant des cris jusqu'au ciel, ils remplirent de terreur toute la place, où l'on ne pouvait s'entendre; ce qui fit que les prêtres qui parlaient à l'Inca le prièrent de faire taire ces Indiens. Il haussa le bras en même temps, et ouvrit la main, puis il la porta à son oreille, et ensuite il la baissa peu à peu jusque sur sa cuisse droite. Les Indiens connaissant par là qu'il leur commandait de se taire, cessèrent in-

continent de crier, et firent un si grand silence, qu'il semblait n'y avoir personne dans toute la ville. Les Espagnols et le vice-roi qui étaient à une fenêtre pour voir cette exécution, en furent tout étonnés, et admirèrent l'obéissance que les Indiens rendaient à leur prince, même au dernier moment de sa vie. On lui coupa la tête aussitôt, ce qu'il souffrit avec une grandeur de courage surprenante; mais cette constance est ordinaire aux Incas et à tous les gentilshommes indiens, qui ne s'épouvantent jamais, quelque mal et quelque inhumanité qu'on leur fasse (*).

Ainsi périt le dernier héritier légitime du trône des Incas, victime d'une politique aussi inepte qu'infâme. La mort d'Atahualpa avait trouvé son pendant, avec cette différence, toutefois, que lorsque Pizarro sacrifia le frère de Huascar, il était au début de son œuvre de conquête, et pouvait se retrancher derrière l'excuse de la raison d'Etat; tandis que rien ne justifia suffisamment le meurtre de Tupac Amaru. La lâche cruauté de François de Tolède fut blâmée par le plus grand nombre des Espagnols résidant au Pérou. Le vice-roi lui-même dut se repentir bientôt après de ce crime inutile, car il ne lui rapporta rien; et les trésors qu'avait rêvés sa cupidité s'en allèrent en fumée.

Les deux fils et la fille de Tupac Amaru furent conduits en exil à Lima. Telle fut l'action de la misère, du chagrin et du climat sur les déportés, que, sur trente-six, il en mourut trente-cinq dans l'espace de deux ans; les deux jeunes princes furent de ce nombre. Il ne resta plus, dès lors, d'héritier direct de la couronne; et la descendance masculine de Manco Capac se trouva, par cette double mort, complètement éteinte.

François de Tolède exerça encore longtemps ses fonctions de vice-roi. Après seize ans de règne (car on peut se servir de ce mot), il retourna en

(*) Garcilasso de la Véga, *Histoire des guerres civiles des Espagnols dans les Indes*.

Espagne, chargé d'or et de richesses de toute nature. Il se flattait que le roi son maître, appréciant le service qu'il lui avait rendu en extirpant sans retour la race des Incas, le récompenserait dignement et le comblerait de ses faveurs. Mais Philippe II n'avait ni ordonné, ni conseillé le crime; et, bien qu'il en dû profiter, il jugea à propos de désavouer l'homme qui avait été au-devant de ses souhaits. Lorsque François de Tolède se présenta devant lui, il lui dit sèchement: « Je ne vous ai pas envoyé au Pérou pour tuer les rois, mais pour les servir. Vous pouvez vous retirer. » Quelque temps après, convaincu de concussion dans l'exercice de son pouvoir et de détournement de sommes considérables au détriment de la couronne, l'ex-vice-roi, à la veille d'être arrêté, mourut de honte et de chagrin. Le châtimement était un peu tardif; seize ans d'indulgence! c'était plus qu'il n'en fallait pour faire croire au meurtrier du dernier Inca que la cour de Madrid avait approuvé son sanglant coup d'Etat. S'il était retourné moins riche en Espagne, peut-être lui eût-on pardonné.

A partir de cette époque, le Pérou ne fut plus troublé que par des désordres sans importance, et qui ne méritent pas qu'on en fasse une mention spéciale. Un seul événement vraiment mémorable marqua les dernières années du dix-huitième siècle: ce fut une révolte des Indiens, révolte formidable, et qui faillit faire perdre à l'Espagne toute la partie montagneuse du Pérou, à la même époque où l'Angleterre perdait presque toutes ses colonies de l'Amérique continentale. Avant de raconter cet événement, si célèbre dans les annales de la nation péruvienne, il faut que nous jetions un coup d'œil sur la situation faite par les Espagnols aux habitants indigènes de ce malheureux pays.

Le travail sur le Mexique, dû à M. La Renaudière, et notre notice sur le Guatemala, ont donné au lecteur une idée du régime gouvernemental et administratif sous lequel le nou-

veau monde a gémi pendant trois siècles; tout ce que l'on sait sur le despotisme des vainqueurs à l'égard des nations indigènes, sur leur barbarie, leur cupidité et leur politique inepte autant que coupable, peut s'appliquer à l'empire péruvien. Ce serait donc faire un inutile double emploi que de retracer en détail les misères des peuples du Pérou sous la domination espagnole. Toutefois, la tyrannie des maîtres de cette contrée s'étant particulièrement distinguée par quelques moyens extraordinaires et mémorables, nous ne pouvons passer sous silence ce trait caractéristique. Ces deux moyens de despotisme étaient la *mita* et le *repartimiento*. Le *mita* était une conscription civile, c'est-à-dire l'obligation imposée à la population de chaque district de fournir tous les ans un certain nombre d'hommes pour le service des propriétaires de terres ou de mines. A la vérité, sous le gouvernement des Incas, un certain nombre d'indigènes étaient réduits à l'état de servitude le plus pénible; l'histoire nous apprend même que, comme les *tamemes* du Mexique, les *yanacunas* du Pérou étaient employés à porter de pesants fardeaux et à remplir toute sorte de fonctions repoussantes. La loi espagnole ne sortait donc pas de la tradition, et elle n'avait en elle-même rien qui pût être considéré par les naturels comme un redoublement de cruauté. Mais les réglemens qui servent de commentaires à cette loi, constituaient une véritable aggravation, et les effets du régime auquel on soumit les *mitayos* dans les exploitations de mines, furent éminemment désastreux. Tout Indien, à partir de 18 ans jusqu'à 50 ans, était forcé de travailler aux mines. A cet effet, on formait des listes sous sept rubriques différentes; les individus dont le nom y figurait, devaient servir pendant six mois, et à tour de rôle, de sorte que chaque indigène voyait son tour arriver après trois ans et demi. L'Indien appelé aux mines, quittait sa famille, abandonnait ses intérêts de toute nature, et devait se rendre au lieu

d'exil qui lui était assigné; il fallait quelquefois parcourir, pour atteindre l'endroit des travaux, un espace de plusieurs centaines de milles. Quelques-uns obtenaient la permission d'emmener leurs familles avec eux, et recevaient même une légère somme pour frais de voyage. Le prix du travail était fixé à un demi-dollar par jour (*). Dans les conditions de régime les plus favorables, il survivait à peine un homme sur cinq durant la première année de ces travaux redoutables; et ceux qui résistaient étaient ordinairement retenus sous le prétexte de quelques dettes, le plus souvent imaginaires, contractées envers leurs patrons. Plus de 12,000 Indiens étaient annuellement soumis à cette horrible conscription dans le seul district de Potosi; et l'on a calculé que plus de 8 millions d'hommes avaient péri dans les mines de tout le royaume (**). Il y a sans doute quelque exagération dans ce chiffre. Quoi qu'il en soit, il est positif que les nations indigènes présentent, depuis la conquête, une diminution de nombre vraiment effrayante. Le premier recensement, fait en 1551, fixa à 8,255,000 le nombre des Indiens du Pérou et de la Nouvelle-Grenade;

(*) *Mercurio peruviano*.

(**) Mémoires de Miller, I, p. 5. Dans un mémoire présenté à Philippe III, en 1609, le capitaine Juan Gonzales de Azevedo affirme que, dans chaque district péruvien, où les naturels étaient contraints de travailler aux mines, la population a été diminuée de moitié, et dans quelques endroits des deux tiers. Robertson cite une autre autorité espagnole pour prouver que dans toutes les localités dont les richesses minérales étaient exploitées, le nombre des Indiens décroissait rapidement; tandis que, dans la province de Campêche, où il n'existe pas de mines, la population indigène a augmenté de plus d'un tiers depuis la conquête, bien que le sol ni le climat de cette province ne soient aussi favorables que le climat et le sol du Pérou. Nous pourrions aussi renvoyer le lecteur à d'autres écrivains qui confirment, de la manière la plus positive et la plus authentique, l'assertion que nous avons émise.

chacun de ces pays figurait à peu près pour moitié dans ce total. Suivant un autre recensement qui date de 1581, époque à laquelle le *mita* n'existait pas légalement, la population mâle entre 18 et 50 ans, s'élevait au Pérou, sans y comprendre Quito, le Tucuman et Buénos-Ayres, à 1,067,692. La population totale du Pérou devait donc excéder 4 millions d'âmes. Vers la fin du siècle dernier, on ne comptait plus, dans la vice-royauté de Lima, que 1,100,000 indigènes (*); si l'on ajoute 1,500,000 habitants pour les provinces qui formaient la vice-royauté de Buénos-Ayres, et 700,000 pour Quito, on ne trouvera en somme que 3,300,000 individus pour toutes ces contrées réunies; sur ce nombre les Indiens figuraient pour plus des deux tiers, c'est-à-dire qu'ils étaient 2 millions et demi, le reste se composant de sang-mêlés à des degrés différents. Il faut dire que plusieurs autres causes de dépopulation se sont ajoutées à celle que nous avons signalée; ainsi l'usage et l'abus des liqueurs fortes qui, suivant Ulloa, firent plus de mal aux Péruviens dans une seule année que le travail des mines pendant un quart de siècle; ainsi la petite vérole, qui fit des ravages effrayants parmi ces tribus infortunées; il faut aussi tenir compte d'une épidémie, qui, en 1750, dépeupla des villages entiers. Mais la conscription pour les mines n'en a pas moins été le fléau le plus redoutable et le plus destructeur dans la vice-royauté du Pérou; elle a été pour les malheureux habitants de cette contrée ce que les célèbres *Mamelucoes* et d'autres aventuriers ont été pour les peuplades indigènes du Brésil, ce que l'esclavage a été pour les Indiens des Antilles (**).

(*) La population totale du Pérou, en 1796, s'élevait, suivant le *Viagero universal*, à 1,445,000 âmes.

(**) « Ce n'est pas autant le travail que le changement subit de climat, qui rend la *mita* si pernicieuse pour la conservation des Indiens. Cette race d'hommes n'a point la flexibilité d'organisation qui distingue l'Eu-

ropéen. La santé de l'homme cuivré souffre infiniment lorsqu'on le transporte d'un climat chaud dans un climat froid, surtout lorsqu'on le force de descendre du haut de la Cordillère dans ces vallons étroits et humides où paraissent se déposer tous les miasmes des régions voisines. » (Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, t. I, p. 338 de l'édition de 1825.)

Le *repartimiento* était un privilège accordé dans l'origine aux corrégidores ou gouverneurs de districts, et qui investissait ces fonctionnaires du droit de fournir aux Indiens, à des prix raisonnables, tous les objets nécessaires à leur consommation. Ce privilège, quoique réglé et limité par une loi, dégénéra, comme on pouvait le prévoir, en un moyen de tyrannie et d'exaction. Les indigènes furent exploités par les autorités locales, avec une rapacité et un cynisme sans pareils. Non-seulement on les forçait d'acheter à des prix énormes des mules moribondes, des marchandises avariées, et d'autres articles de commerce sans valeur, mais encore, chose presque incroyable, on faisait entrer dans les approvisionnements qu'ils étaient contraints d'acquiescer au poids de l'or, des rasoirs, des bas de soie, des lunettes et des articles de luxe, alors que les Espagnols savaient fort bien que les Indiens n'ont pas ou presque pas de barbe, qu'ils vont toujours nu-pieds, qu'ils ont la vue excellente, et que le luxe leur est étranger. La perception du tribut royal offrait aux corrégidores un autre prétexte à des exactions odieuses; et les prêtres, à qui le salut des Indiens était confié, leur enlevaient le peu que leur laissait l'insatiable cupidité des gouverneurs.

Cette conduite des vainqueurs à l'égard des Péruviens n'était pas seulement criminelle aux yeux de la morale, elle était encore éminemment maladroite et impolitique; car la patience des peuples a des bornes, et les tyrans paient cher quelquefois leurs caprices despotiques. Ici se place le récit de l'événement dont nous avons parlé. En

1780, les indigènes, fatigués de ces actes de vol et de fraude, résolurent de secouer le joug. S'ils avaient pu hésiter, ils auraient été poussés à l'insurrection par l' inexorable avarice des corrégidors de Chayanta et de Tinta, qui, cette même année, eurent la cruauté d'imposer aux habitants de leur district trois *repartimientos*, dont chacun produisit environ 150,000 dollars. La révolte s'organisa donc sans autre délai. Les mécontents étaient dirigés par un cacique qui se disait descendant de Saïri Tupac et de Tupac Amaru; pour donner plus d'éclat à son entreprise et inspirer à ses subalternes un respect utile à ses desseins, ce chef avait pris le nom de son aïeul, le dernier Inca, et s'était entouré de toute la pompe et de toute la magnificence des rois ses ancêtres. Cet Ipsilanti Péruvien s'appelait réellement don José Gabriel Condorcanqui; il était fils du cacique de Tungasuca, village de la province de Tinta, ou plutôt fils de la femme du cacique, car, suivant M. de Humboldt, il était métis, et son véritable père était un moine. Il avait reçu une éducation assez distinguée à Lima. Son attitude noble et fière, sa taille élevée, et ses manières empreintes d'une majesté calculée, prévenaient singulièrement en sa faveur, et imposaient surtout à la foule ignorante de ses complices; il avait aussi les vertus qui honorent la vie privée, mais il manquait des qualités éminentes qui conviennent au libérateur d'un peuple et au régénérateur d'un empire. Au lieu de faire cause commune avec les Américains espagnols, qui, nés sur le même sol, croyaient avoir des droits égaux à ceux des Indiens, et qui, d'ailleurs, souffraient tout autant des exactions de leurs maîtres communs, il se montra aussi hostile envers eux qu'envers les hommes dont il voulait briser le pouvoir. Il se préparait ainsi une destinée qu'une politique moins étroite et plus intelligente aurait à coup sûr changée, ou, tout au moins, modifiée. Toutefois, sa cause ne tarda pas à devenir populaire, et il vit accourir au

tour de lui une multitude d'Indiens indisciplinés, qu'il ne pouvait ni armer, ni instruire dans la tactique militaire. Mais le courage de ces hommes qui combattaient pour la liberté, contre-balança pendant les premiers temps l'habileté de leurs adversaires. Les insurgés conquièrent les provinces de Quispicanchi, Tinta, Lampa, Azangara, Cararaja et Chumbivilcas; mais après plusieurs combats dans lesquels ils résistèrent avec fureur à un ennemi redoutable par la supériorité de ses moyens d'attaque, Tupac Amaru fut fait prisonnier. On eut la barbarie de le rendre témoin du supplice de sa femme et de ses enfants; après quoi, il fut mis à mort, avec des raffinements de cruauté dignes des premiers conquérants du Pérou (*).

Ce traitement atroce et ignominieux, loin de jeter la terreur parmi les insurgés, et de les décider, comme on l'avait espéré, à implorer merci, ne fit qu'exciter leur colère et augmenta leur nombre par l'accession d'une foule d'indigènes, restés jusque-là simples spectateurs de la lutte. Conduits par des chefs intrépides, ils firent aux Espagnols une guerre de désespoir et de destruction. Plusieurs détachements d'Européens furent taillés en pièces. Encouragé par ces succès, Andrés, neveu de José Gabriel Condorcanqui, mit le siège devant Sorata, ville située près de La Paz, et où les Espagnols des districts voisins s'étaient réfugiés avec leurs familles et leurs richesses. Les Indiens, mal armés et encore plus mal dirigés, ne pouvaient rien contre des fortifications, construites en terre, à la vérité, mais garnies d'une artillerie formidable. Le chef des assaillants parvint néanmoins à égaliser les chances par un stratagème qui aurait fait honneur au chef d'une armée européenne: au moyen d'une longue jetée qu'il fit construire avec une surprise rapide, il réunit les eaux qui tombaient des cimes neigeuses des montagnes d'Ancoma, et les dirigeant contre les

(*) On lui arracha la langue, puis on le fit écarteler.

fragiles remparts de la place, il vit bientôt crouler les murailles sous l'action dissolvante de la masseliquide. Dès ce moment, la ville fut à la discrétion des Indiens; ils y entrèrent transportés de fureur et en massacrèrent les habitants. Plus de 20,000 personnes tombèrent sous le couteau des vainqueurs et expièrent par le dernier supplice la mort si affreuse de Gabriel Condorcanqui. A l'exception des membres du clergé, pas un individu du sexe masculin ne fut épargné.

Mais la vanité des chefs, enflée par cette victoire, leur fit dépenser en vaines parades et en ridicules essais de royauté, un temps qu'ils auraient dû employer à des opérations militaires propres à consolider un aussi éclatant succès. Il arriva ce que des esprits plus exercés auraient pu prévoir: les Espagnols obtinrent par ruse et par perfidie ce que la fortune des armes leur avait refusé. Les deux principaux chefs indiens, par suite de certaines manœuvres odieuses, furent livrés par leurs propres serviteurs à la vengeance de leurs ennemis; et, dès ce moment, l'insurrection, qui avait duré deux ans, fut anéantie. Le seul bénéfice que les indigènes retirèrent de leur révolte, fut l'abolition du *repartimiento*, cause unique de cette lutte sanglante.

Vingt ans plus tard, les Indiens du plateau de Riobamba se soulevèrent à plusieurs reprises, et renouvelèrent sur les habitants de race blanche les sanglantes vengeances qui avaient signalé l'insurrection de 1789; mais ces mouvements populaires furent encore réprimés. La situation du Pérou ne devait changer qu'à la suite de la révolution politique que nous allons raconter.

RÉVOLUTION PÉRUVIENNE.

Les révolutions politiques à la suite desquelles l'Espagne a perdu ses colonies d'Amérique n'offrent pas ce caractère de grandeur et de majesté qu'on est habitué à observer en Europe dans des événements de cette nature. Une faible population se soulevant contre la métropole; des hommes, la

plupart médiocres, se ruant à la curée du pouvoir et se disputant les débris de l'autorité royale; des armées presque lilliputiennes se livrant une guerre acharnée en vertu d'idées souvent mal comprises; rien de grandiose, rien d'imposant au milieu de tant de mouvements brusques et imprévus; tel est le spectacle que présentent en général les révolutions de l'Amérique moderne. Une seule physionomie héroïque domine ce pêle-mêle de personnages mirmidons et de faits presque imperceptibles: c'est celle de Bolivar. Cet homme, par le rôle brillant et actif qu'il a joué durant cette période historique, s'est acquis une juste célébrité au milieu des individus et des choses médiocres auxquels il s'est trouvé mêlé. Le reste, à part deux ou trois hommes qui furent le reflet du héros de la Colombie, ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Toutefois, il est juste de reconnaître que jamais peut-être dans aucune entreprise humaine, les résultats ne furent en disproportion plus marquants avec les moyens d'action; car ces luttes mesquines, et parfois ridicules, ont abouti à des conséquences d'une gravité incontestable. — Après une crise dont les acteurs venaient à peine à la ceinture des révolutionnaires d'Europe, l'Amérique s'est tout à coup trouvée indépendante, et l'Espagne s'est vue dépossédée de colonies magnifiques. A l'époque où M. de Humboldt voyageait dans le Mexique, les domaines espagnols du nouveau monde occupaient un espace de 79 degrés de latitude, égalant la longueur de l'Afrique, deux fois plus vaste que l'étendue entière des États-Unis, et beaucoup plus considérable que le territoire de l'empire britannique dans l'Inde. Quelques années s'étaient à peine écoulées que les rois de Castille et d'Aragon perdaient ce beau fleuron de leur couronne; fait immense dans l'histoire des nations aussi bien qu'en politique et au point de vue commercial. Ce que la perte des États-Unis pour l'Angleterre, et celle du Mexique, du Pérou et de Buénos-Ayres pour